



*Lettre «*Écrit et Savoir*» - n°4 Octobre 2012*

«Le temps du dit - le temps du dire»

Si le temps donne la mesure de ce qui n'existe plus, à savoir l'instant, alors nous pouvons nous interroger sur le temps et la psychanalyse dans le sens de l'impossible au langage. Cette mise en avant de deux substantifs, en place du verbe, place l'énonciation d'une bascule du conjugué au conjugueur. La rencontre des temps du dit et du dire, nous mène sur des traces d'une vérité de la libre association, celle qui fait vérité de l'impossible. Se pencher sur le temps, s'est s'octroyer la capacité à mesurer le non-mesurable, s'est faire discours sur l'absence du discours. Allons sur les traces de l'incongru et du chaos. Car, comme le disait Lacan, il faut du temps pour que l'inconscient s'articule à ce que l'être vient au dire.

L'espace de l'expérience analytique, plus précisément celui de la libre association, pose la scène de notre propos. «Dites tout ce qui vous passe par la tête, sans rien omettre». Cette injonction relève de l'impossible, car le tout n'est pas cernable. Mais justement, cette injonction posée par l'analyste à l'analysant, fait force vers le non dicible, vers ce qui ne peut être appréhendé, comme cela, d'une première approche, mais qui nécessite de se poser sur l'impossible, l'impensable, ce qui échapperait même à la pensée*. L'analysant dit, mais ne fait pas du dit. Il conjugue ses propos, ou ce sont peut-être ses propos qui le conjuguent, en se présentant à lui de par la libre association. L'analyste, quant à lui pense au dit, du moins on peut le croire, mais ne dit pas tout. Et l'analysant, dit-il tout ? De quel tout parle-t-il ou ne parle-t-il pas ? On dit de lui qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Mais sait-il au moins qu'il s'agit de dit ? Toutes ses paroles sont-elles des dits, puisqu'elles seraient dites ? Quand l'analyste pense au dit, à quoi pense-t-il et que va-t-il en dire, s'il en dit quelque chose ; du moins ce qui

serait répondre à l'attente de l'analysant. Et, alors il ne le fera pas, pour lui permettre de sortir du circuit de la demande et s'accéder au circuit du désir. Quand l'analyste parle, il s'agit d'un acte de nomination, non sur l'ensemble des propos émis, mais justement sur ce qui fait absence.

Lapsus, mots d'esprit et autres suspenses ou incongrus, ne sont pas des dits. Car le dit est ce que ces mots ou sons, ne disent pas; mais qui font dire bien des choses à celui qui sait en écouter de ce silence. Si le dit, en dit des choses, et je ne sais pas réellement quoi, tout en sachant qu'il s'agit du réel, du ça parle. Ça parle ce qui ne dit que le manque à dire, que l'absence dans un véritablement discours du silence. En nommant «le dit», l'analyste donne une qualité particulière, singulière, non aux propos émis, mais justement à ce qui est démis de la conscience, de l'accessible. Alors le temps du dit est un temps de nomination. Nomination sur le rapport entre ce qui est dit et ce qui ne peut pas être dit et qui pourtant s'en ouvre dans ces surprises de la libre association. Par la révélation du Manque, c'est toute la complétude de l'incomplétude du sujet qui se trouve écrit, comme par la formulation du \$. Le temps de la libre association s'écoule, en s'écartant progressivement de discours qui nécessite d'être remisés au rang du Moi, comme le discours raisonné, le discours contrôlé, le discours de demande. Toutes les manifestations où l'analysant adresse à l'analyste sa lettre de paroles au sujet supposé savoir. C'est donc bien du non discours que devra se lire le désir. Non discours comme appellation pour ce produit brut que sont les matériaux issus de la libre association. Encore une fois, c'est par la nomination, que le discours du désir ou le dire se fait présent, et ce en rupture au silence **, non plus de parole, mais de sens. D'un sens qui échappe aux méandres de l'inconscient et qui fait retour par le retour du refoulement. Mais était-il d'ailleurs si loin le temps du refoulement? Non pas dans un passé, mais dans ce présent qui visite par la manifestation de la langue, les subtilités d'une bande de Moebius, à saisir pour ce qu'elle dit une élaboration conceptuelle, pour en poser du dit et du dire.

Ainsi le dire ne s'entend pas, ne se voit pas, ne s'énonce pas, ne se pense-t-il même pas, mais il est le fait d'une révélation, de celle qui s'élabore de la scène analytique et de l'analyste devenu sachant ***. Il n'est pas question de réduire le dire à une interprétation savante du dit. Le dit ne dit rien, et c'est bien en cela qu'il fait ascension à l'impossible, à l'indicible, au réel du réel. Mais de quel savoir serait-il

question avec ces temps? Comme pourrait nous le suggérer le discours universitaire. Savoir ce qu'il dit, lui, l'analysant équivaudrait à pouvoir dire la totalité de quelque chose, et ce même si ce quelque chose a à voir avec sa souffrance, ses symptômes, et plus avant ou arrière d'ailleurs, son vide que l'on nomme, psyché. L'analysant dit une part importante de la demande, de la détresse. Il dit aussi une part qui fait toute son importance de sa représentation du sujet supposé savoir. Et cela dit, ça parle bien le transfert, ou plus exactement ça parle grâce au transfert. Il en dit donc, et il prend tout son temps pour le faire, et d'ailleurs comment pourrait-il en être autrement, que du temps à ce que le sujet s'y pointe à sa vérité du manque? Malgré la libre association, et les «petites choses» que peut accomplir l'analyste, il n'en sait pas grand-chose du dire. Sauf à entendre, un temps venu, celui de la fin de l'analyse, celui de la Passe, ou celui de la surprise, de l'inattendu d'une révélation, le dire s'échappe. Et c'est donc bien par ce que ce «s'échappe» se fait à se manifester directement dans le langage que le processus de l'expérience analytique s'accomplit. Si le dire ne dit rien, c'est par ce silence qu'il inscrit au fronton de l'analyse, ses lettres de noblesse, dont le petit a n'est pas la moindre. Ce silence qui en quelque sorte matérialise l'absence donne au Manque toute sa signification, toute cette incongruité à l'expérience analytique : appréhender ce qui n'est pas appréhendable. Si le temps du dire manque à l'histoire de l'individu, il manque aussi à l'instauration de l'identification du sujet barré (\$), et ce par la «sortie» de refoulement du temps de la carence du stade du miroir, du temps de la faille de la fonction phallique, du temps des dérapages du Nom-du-Père. En serait-il de cette invocation des analystes : *il faudrait que le dire puisse exister pour nous en dire sur la barre du \$.*

Peut-on parler du dire ? et pourquoi pas, c'est bien ce que je viens de faire, ou de défaire. Le dit parle pour ne rien dire, et c'est bien en cela qu'il dit tout. De ce seul tout qui nous est accessible, à condition de ne pas vouloir le réduire à un savoir cernable. Sauf à s'en savoir, justement de ce qui fait l'in-cernable, l'in-accessible, mais tout et tout encore à la signification, incomplète certes, mais complète de cette vérité.

* Nous reviendrons bientôt sur la pensée.

** Le silence s'en viendra aussi d'une complétude à dire.

*** Encore un concept que je vais développer prochainement.